

## Études littéraires africaines

# Berry l'Ancien, ancêtre exemplaire de la modernité congolaise, ou les vertus de la mémoire narrative

Pierre Halen

---



Number 55, 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1106474ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1106474ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Halen, P. (2023). Berry l'Ancien, ancêtre exemplaire de la modernité congolaise, ou les vertus de la mémoire narrative. *Études littéraires africaines*, (55), 171–182. <https://doi.org/10.7202/1106474ar>

## BERRY L'ANCIEN, ANCÊTRE EXEMPLAIRE DE LA MODERNITÉ CONGOLAISE, OU LES VERTUS DE LA MÉMOIRE NARRATIVE

Le bel ouvrage qu'Élisabeth Mudimbe-Boyi a récemment fait paraître dans la collection « Mémoires lieux de savoir »<sup>1</sup> rassemble – c'est le sous-titre – des *Témoignages pour une micro-histoire* : manière d'indiquer sa dimension familiale et un aspect important de sa scénographie, à la fois modeste et prudente. Le titre lui-même est : *Berry l'Ancien : un engagement pour les modernités congolaises*. Ce libellé ouvre, comme dirait le Roland Barthes de *S/Z*, un code de lecture heuristique : qui est ce « Berry » au nom apparemment peu africain ? pourquoi est-il qualifié de « l'Ancien » ? Mais au-delà, ce titre affiche une ambition bien plus grande que celle d'une « micro-histoire », une ambition à la fois territoriale (le Congo) et historique (l'engagement, la modernité). Non pas une ambition *historienne*, au sens disciplinaire du mot, mais bien historique, puisqu'il s'agit du fameux « sens de l'Histoire ». La modernité, n'est-ce pas ce dont nous sommes nés, nous, « modernes » et n'est-ce pas ce que nous avons encore à accomplir ? En d'autres termes, si le temps se laisse figurer par une ligne droite dont nous sommes un point, ce qui a fondé autrefois notre modernité est l'indispensable autre point qui donne son orientation à notre ligne, donc à ce que nous sommes et à ce vers quoi nous allons. Tel est l'enjeu, me semble-t-il, auquel cette publication récente nous incite à réfléchir, sous les dehors d'un album de famille.

La table des matières de l'ouvrage, organisée formellement en quatre parties, et en réalité me semble-t-il en trois, place en son centre deux chapitres dus à Elisabeth Boyi elle-même : « Le français, langue paternelle » et « Vivre (à) la Mission : mémoire individuelle et histoire collective », tous deux déjà publiés par ailleurs, mais leur reprise ici est tout à fait justifiée. Avant ce noyau spéculatif, une première partie regroupe les témoignages recueillis dans la famille à propos de « Berry l'Ancien ». Après ce noyau, les troisième et quatrième parties proposent, respectivement, des « Documents pour une bibliographie en fragments » et des « Éclairages bibliographiques et généalogiques ». On aurait aimé dire que de nombreuses photos égaient l'ouvrage, mais ce n'est hélas pas le cas ; certes, elles sont effectivement nombreuses (c'est le côté « album familial » : mariages, enterrements, « graduations »...), mais le noir et blanc est ici des plus ternes, ce qui n'est sans doute pas bien grave ; en revanche,

---

<sup>1</sup> MUDIMBE-BOYI (Élisabeth), *Berry l'Ancien : un engagement pour les modernités congolaises. Témoignages pour une micro-histoire*. Préf. de Bogumil Jewsiewicki. Paris : L'Harmattan, coll. Mémoires lieux de savoir. Archive congolaise, 2022, 292 p., 24 cm, ill. photos NB.

que l'on ne se soit pas davantage soucié de la qualité des fac-similés est plus regrettable, parce que certains sont ici presque illisibles ; au lieu d'une photo prise vaillle que vaillle avec un smartphone, cela n'aurait pas été un gros travail, me semble-t-il, que de scanner proprement les documents concernés, lesquels ne sont pas conservés par des institutions dépourvues de moyens, comme le KADOC à Leuven. À part cela (et à part de nombreuses coquilles dans les transcriptions du néerlandais), et pour n'y plus revenir, disons enfin que cet ouvrage est fort soigneusement édité.

## Deux mémorialistes

Avant d'évoquer ses contenus, notons qu'il présente bien des points communs avec celui qu'avait publié naguère Clémentine Faïk-Nzuji : « *Tu le leur diras* » : *le récit véridique d'une famille congolaise plongée au cœur de l'histoire de son pays*<sup>2</sup>, ouvrage qui a été suivi, plus récemment, par : *Si le Congo m'était conté*<sup>3</sup>. Ces ressemblances ne sont en rien dues au hasard, nous y reviendrons, et Élisabeth Boyi ne s'en cache nullement, au contraire, puisqu'un extrait d'un des deux ouvrages de Clémentine Faïk-Nzuji est repris ici, au titre d'un témoignage supplémentaire.

Un point commun essentiel est l'hybridité de leur projet éditorial. D'un côté, en effet, ces deux mémorialistes ne sont pas historiennes et ne cherchent pas à se faire passer pour telles : pour l'essentiel, elles se situent explicitement dans une démarche mémorielle qui est d'abord familiale. C'est, du reste, cohérent avec le choix, par Clémentine Faïk-Nzuji, de maisons d'édition non africanistes, éditeurs en quelque sorte « de proximité », situés en Belgique, et d'un préfacier amical, qui n'est pas davantage concerné par le Congo. Cette démarche les amène à éditer les récits collectés à l'intérieur de leur famille, autant que possible sans retouche ni commentaire autre qu'explicatif, lorsque c'est nécessaire à la compréh-

---

<sup>2</sup> FAÏK-NZUJI (Clémentine M.), « *Tu le leur diras* » : *le récit véridique d'une famille congolaise plongée au cœur de l'histoire de son pays*. Présentation de Pierre Yerlès. Bruxelles : Alice éditions, coll. Histoire[s], 2005, 368 p., 24 cm, ill. photos NB. À propos de cet ouvrage, voir : HALÉN (Pierre), « "Que leur dirons-nous ?" » : variations sur des mémoires congolaises », in : NGANDU NKASHAMA (Pius), coord., *Itinéraires et trajectoires, du discours littéraire à l'anthropologie : mélanges offerts à Clémentine Faïk-Nzuji Madiya*. Paris : L'Harmattan, coll. Études africaines, [2008], 470 p. ; p. 109-122 ; AMURI MPALA-LUTEBELE (Maurice), « "Tu le leur diras" de Clémentine M. Faïk-Nzuji : une saga littéraire de devoir de mémoire en Afrique subsaharienne », in : QUAGHEBEUR (Marc), dir., *Les Sagas dans les littératures francophones et lusophones au XX<sup>e</sup> siècle*. Bruxelles ; Bern ; etc. : P.I.E. Peter Lang, coll. Documents pour l'Histoire des Francophonies, vol. 36, 2013, 382 p. ; p. 215-239.

<sup>3</sup> FAÏK-NZUJI (Clémentine), *Si le Congo m'était conté*. [Précédé de : *La mue du ver luisant : kasala* par Régine Faïk]. Dessins à l'encre de Chine de Mathilde Pirotte. [Waterloo] ; Paris : Éd. Jourdan, 2020, 331 p., ill., photos NB.

sion du propos narratif, notamment à l'intention des jeunes générations. Ces notes, commentaires et autres *legenda* introduisent donc régulièrement, à côté des témoignages, une seconde voix historienne et universitaire, qui se veut certes la moins dissonante possible par rapport à la voix mémorielle qu'elle ne souhaite pas contredire (y compris lorsque la narration mémorielle est celle de l'éditrice), mais qui est tout de même située dans un autre registre – plus formel, plus discipliné, plus critique – que la parole à la fois anecdotique, affective et privée du témoignage familial.

D'un autre côté, leurs livres ont donc bien, de fait, une portée historique générale, pour deux raisons au moins, outre ce travail d'édition et de commentaire : d'abord, ils produisent une mémoire *exemplaire*, en ce sens qu'ils donnent, en même temps qu'un modèle à imiter, une fondation à la « modernité » ; ensuite, ils éclairent, ne serait-ce que par les documents qu'ils publient, un pan de l'Histoire de la République démocratique du Congo, et de celle de la province du Kasai en particulier. Cette démarche est cohérente, cette fois, avec la préférence accordée par Élisabeth Mudimbe-Boyi à un éditeur connu pour ses affinités africaines, et surtout à une collection, « Mémoires lieux de savoir », qui est dédiée à l'histoire de la RD Congo vue sous l'angle de l'apport mémoriel ; c'est ainsi que l'avait conçue au départ Bogumil Jewsiewicki qui, en quelque sorte, revient ici aux affaires en signant une intéressante préface.

Les sous-titres explicitent la portée collective de ces mémoires singulières : si, pour Clémentine Faïk-Nzuji, l'enjeu était « *le récit véridique d'une famille congolaise plongée au cœur de l'Histoire de son pays* », pour Élisabeth Boyi cette « *micro-histoire* » témoigne, comme nous l'avons dit, d'« *un engagement pour les modernités congolaises* ». Ces derniers termes, choisis avec soin, précisent le sens de l'exemplarité qui est en jeu : on célèbre un ancêtre (la figure du Père dans son cas) qui donne sens à une Histoire. Reste à définir quel sens : celui-ci est justement suggéré par Bogumil Jewsiewicki dans sa préface, lorsqu'il insiste sur l'idée de *norme*. Qu'est-ce à dire, cependant ? La *norme* est d'abord en jeu dans la perspective privée de l'éducation exigeante et rigoureuse dont les enfants de « Berry l'Ancien » se souviennent, une éducation qui a porté ses fruits, si l'on en juge par diplômes, positions professionnelles et autres signes de la réussite familiale sur plusieurs continents. Au-delà, et implicitement, la *norme* prend tout son sens par rapport à la représentation sociale du chaos et de la crise subie par le pays encore aujourd'hui. Cette représentation d'une société et d'un État insuffisamment « normé » se réfère hélas à des violences meurtrières innombrables, impliquant des régions entières, mais elle fait référence aussi aux « petits » désordres structurels de la vie quotidienne : la corruption, le népotisme, le célèbre recours à l'« article

15 »<sup>4</sup> ou encore cet « informel »<sup>5</sup> auquel il est arrivé naguère à d'aucuns de vouloir prêter des vertus en quelque sorte consolatoires, vertus dont l'ancêtre invoqué ici, assurément, ne se serait pas satisfait.

Élisabeth Mudimbe-Boyi, qui a fait carrière à Stanford aux États-Unis, et Clémentine Faïk-Nzuji, qui a enseigné à l'Université Catholique de Louvain en Belgique, ont eu, avec un an de décalage, des destinées comparables : elles sont toutes deux nées dans la même province du Kasai alors au Congo belge, et dans des familles à bien des égards comparables ; elles ont fait partie des premières générations d'universitaires diplômées de l'Université congolaise ; elles ont connu l'exil et elles ont occupé des chaires universitaires à l'étranger ; toutes deux retraitées professionnellement, elles se retrouvent encore dans une démarche éditoriale qui, dans les deux cas, vise sans doute d'abord à resserrer les rangs de familles nombreuses désormais dispersées dans l'espace, et à regrouper symboliquement leurs membres autour de la statue d'un fondateur : leur propre père qui, pour l'une comme pour l'autre, fit partie de l'élite des « assistants médicaux indigènes » et qui, à ce titre, fut en son temps une figure prestigieuse. La mère n'est nullement oubliée dans le propos familial, la grand-mère et l'arrière-grand-mère non plus, on le verra dans le cas d'Élisabeth Boyi, mais le fait est que le titre et la couverture de *Berry l'Ancien*, ainsi que l'essentiel des contenus, mettent en avant le père et son « engagement ».

## Berry l'Ancien et Mikalayi

C'est pourquoi il faut s'arrêter à la figure historique de Bernard Kabese (ou Kabesa) Tshilombweji (1904-1981) : c'est lui l'ancêtre ici salué et représenté dans un rôle de « héros culturel » (et/ou de *cultural broker*) qui appelle assez logiquement une narrativité épique, quoique les épreuves n'aient ici rien de guerrier.

Disons d'abord que « Berry l'Ancien » est un surnom familial adopté par ses enfants en référence à l'usage fréquent que leur père faisait de locutions latines ; ce surnom, qui déforme un peu le prénom « Bernard », fait surtout allusion au célèbre personnage de Caton l'Ancien à Rome, et la reprise, dans le titre de cet ouvrage, d'un tel énoncé *a priori* purement privé et familial a pour effet d'augmenter, en quelque sorte, l'ancestralité du père tout en connotant à son sujet les deux signifiés de « continuité »

<sup>4</sup> L'expression s'est répandue, depuis, dans beaucoup de pays africains ; à l'époque du Zaïre, on invoquait plaisamment cet « article 15 de la Constitution » : « Débrouillez-vous », pour dire l'incurie de l'État et, le cas échéant, justifier certaines pratiques peu morales mais en quelque sorte contraintes.

<sup>5</sup> Voir notamment : DE VILLERS (Gauthier), dir., *Phénomènes informels et dynamiques culturelles en Afrique*. Paris : L'Harmattan ; Bruxelles : Institut Africain-CEDAF / Afrika Instituut-ASDOC, coll. Cahiers Africains / Afrika Studies, avril 1996, n°19-20, 1996, 286 p.

et de « rigueur ». Ce n'est pas un détail anecdotique : on se souvient peut-être que l'imaginaire de la Rome antique et de l'enseignement du latin, celui-ci associé à l'idée de règles, était lié, dans les mémoires publiées par Valentin Mudimbe, à l'idée quelque peu provocante selon laquelle la colonisation, « régie par un modèle idéal, silencieux mais puissant, celui de la démocratie romaine », aurait introduit le principe selon lequel « la loi est au-dessus de tous » ; d'où, pour l'auteur de *l'Esquisse d'un jardin africain à la bénédictine*, l'utilité d'enseigner le latin, l'« argument majeur de cette initiative » étant « la promotion d'un sens de la rigueur »<sup>6</sup>. Dans le même ordre d'idées, la mise en exergue de la *norme* par B. Jewsiewicki dans sa préface n'est pas sans rappeler celle de « régime normatif » chez V. Mudimbe<sup>7</sup>.

Revenons à Bernard Kabese. Même s'il n'y est pas né, il est à plusieurs titres ce qu'on pourrait appeler un enfant de Mikalayi. Mais qu'est-ce que Mikalayi ? En quelques mots seulement : c'est un poste missionnaire créé par les Pères Scheutistes en 1891, à l'époque de l'État léopoldien (époque qui, bien entendu, ne se réduit pas aux scandales, certes non moins réels, dont on a beaucoup reparlé ces vingt dernières années). Le lieu choisi, à une trentaine de kilomètres de ce qui deviendra la ville de Luluabourg-Kananga, se trouve alors à la limite de la pénétration des razzias esclavagistes venues du Nord-Est avec leurs nervis souvent recrutés dans d'autres tribus congolaises. Se regroupent dès lors à Mikalayi de nombreux fuyards : femmes, vieillards ou blessés, et notamment des orphelins, « rachetés » ou recueillis. Les orphelinats et les écoles, les conversions et les baptêmes vont permettre, avec la sécurité retrouvée au tournant du siècle, le développement d'une population christianisée et d'un milieu sociologique qu'on peut qualifier, dans le langage de l'époque, d'« extra-coutumier ». La figure de « l'Aïeule », l'arrière-grand-mère d'Élisabeth Boyi du côté maternel, fait précisément partie de ces enfants orphelins et vivra jusqu'à la fin de sa vie à Mikalayi (p. 142-143)<sup>8</sup>.

<sup>6</sup> Cf. MUDIMBE (V.Y.). *Les Corps glorieux des mots et des êtres : esquisse d'un jardin africain à la bénédictine*. Montréal : Humanitas ; Paris : Présence africaine, coll. Circonstances, 1994, 228 p., ill. NB ; p. 170.

<sup>7</sup> MUDIMBE (V.Y.). *Les Corps glorieux...*, *op. cit.*, p. 63-64. Ce n'est pas trahir un secret que de rappeler que V.Y. Mudimbe (quasiment absent de cet ouvrage) a été le mari d'Élisabeth Boyi, donc le beau-fils de Bernard Kabese avec lequel il semble donc avoir eu des affinités, voire dont il a pu recevoir, sinon un enseignement, au moins un encouragement : la postérité de Berry l'Ancien pourrait donc être plus large encore.

<sup>8</sup> À propos de Mikalayi, voir les pages 155 *sq.* ; voir entre autres aussi : VELLUT (Jean-Luc), « Émeri Cambier (1865-1943), fondateur de la mission du Kasai : la production d'un missionnaire de légende », in : HALEN (Pierre), RIESZ (János), éd., *Images de l'Afrique et du Congo-Zaïre dans les lettres belges de langue française et alentour*. Bruxelles : Textyles-éditions, 1993, 372 p. ; p. 39-74 ; en ligne : <https://journals.openedition.org/textyles/2193> – c. 01-06-2023 ; VELLUT (Jean-

Bernard Kabese n'est pas un aïeul, c'est un ancêtre. Né en 1904, il est quant à lui d'abord scolarisé à la Mission catholique de Bunkonde. Baptisé en 1913, il entre à l'École normale de Mikalayi où il étudie de 1918 à 1921. Remarqué pour ses dispositions intellectuelles insignes, il devient moniteur et catéchiste, avant d'entrer au Petit Séminaire, où, entre autres, il est initié au latin, une langue qui semble lui être restée chère toute sa vie et qu'il aurait utilisée jusque sur son lit de mort. Il quitte le Petit Séminaire pour devenir enseignant et catéchiste à la mission de Kabinda, puis à Brabanta (aujourd'hui Mapangu). En 1927, il est rappelé à Mikalayi par son mentor, le R.P. Auguste De Clercq, qui le pousse à faire partie des premiers contingents de l'École des Assistants Médicaux Indigène à Léopoldville-Kinshasa. Il en sort diplômé et major de sa promotion en 1932. Dès le début des années 1930, il a commencé à écrire et à publier de nombreux articles dans la presse missionnaire en langue *luba* ; il ne cessera par la suite d'écrire, d'où sa qualité de « véritable mukandiste » (p. 64). Au sortir de l'école des A.M.I., il refuse toutefois les affectations que l'administration coloniale a prévues pour lui dans la Capitale et la région voisine : c'est dans sa province du Kasai (et dans les établissements hospitaliers gérés par les missionnaires scheutistes auxquels il se sent redevable de sa formation) qu'il veut exercer la médecine. En rupture avec l'administration coloniale pour cette raison, il devient enseignant à Luluabourg-Kananga.

Avec un collègue, il remporte à cette époque un Premier prix littéraire à Londres dans un concours réservé aux écrits en langue africaine. De plus en plus soucieux de la langue et de la culture *luba*, il collabore en particulier avec un linguiste flamand de l'université de Gand, Amaat Bursens, auteur notamment d'études tonologiques. Il collabore encore davantage avec Auguste De Clercq, entre-temps devenu Vicaire apostolique, dont il corrige les textes en *tshiluba* ; le prélat l'encourage aussi à traduire dans cette langue des parties de la Bible, mais également l'*Imitation de Jésus-Christ*. Du reste, une partie intéressante du dossier iconographique (p. 224 sq.) tend à montrer que la publication de l'*Imitation* en langue *luba* (*Didikija dia malu a Mfumuetu Yezu Kristo*, 1935) est bien due à Bernard Kabese, quoique la couverture ne comporte pas son nom, mais seulement celui du R.P. De Clercq. De cette époque datent sans doute de nombreux documents fournis par Bernard Kabese à ce dernier, documents parmi lesquels, semble-t-il, devait se trouver une étude à propos de *La Notion de Dieu chez les Baluba du Kasai* qu'un de ses collègues missionnaires, le R.P. Van Caeneghem, se serait appropriée pour la publier à Bruxelles, en néerlandais puis en français, sans mentionner son véritable auteur (p. 50, 102, 147). Cette accusation de pillage intellectuel mériterait d'autant plus d'être étudiée que R.P. Van Caeneghem (de même que, dans une moindre mesure, Mgr De Clercq lui-même) est officiellement l'auteur

---

Luc), éd., *Émeri Cambier, correspondance du Congo (1888-1899) : un apprentissage missionnaire*. Rome : Institut historique belge de Rome, vol. 48, 2001, 478 p.

d'un grand nombre de publications du même ordre, à propos de l'orature *luba* notamment, qui pourraient donc être attribuées à un « véritable » auteur congolais. Quoi qu'il en soit de ce soupçon de larcin, le fait est que, d'une manière générale, le rôle historique des « informateurs » (et autres passeurs et traducteurs autochtones) a certainement été très important en situation coloniale (mais non seulement : ce n'est jamais qu'une réalisation historique d'une situation bien connue), et qu'il a vraisemblablement été sous-estimé, voire caché dans certains cas <sup>9</sup>.

Après la mort du prélat en 1939, Bernard Kabese réintègrera l'administration médicale, mais ce sera pour exercer là où il l'avait souhaité : à l'hôpital de Mikalayi (où naît Élisabeth Boyi), ensuite à Kananga (alors Luluabourg) et plus tard à Mbujimayi (alors Bakwanga), où il terminera sa carrière avec le rang de Directeur en 1971. Tout cela, sans cesser ses activités de chrétien engagé et ses contributions dans la presse, toujours dans la province du Kasai. C'est là aussi qu'il exercera brièvement – tout comme le père de Clémentine Faïk-Nzuji – des responsabilités politiques, à l'époque de l'État autonome ; cet aspect de son parcours n'est toutefois pas développé dans ce livre, pas plus que son côté homme d'affaires (rapidement évoqué p. 48) : ce sont pourtant là deux autres dimensions de sa « modernité », mais la mémoire familiale ne s'y est apparemment pas beaucoup intéressée. Ces responsabilités politiques ont-elles quelque chose à voir avec la volonté, de la part des autorités coloniales (ou hospitalières), de mettre Bernard Kabese à la retraite en 1960 ? Élisabeth Boyi, qui insiste sur le fait qu'elle-même se souvient clairement de cet épisode, ne fait en tout cas pas le lien avec l'engagement politique kasaien. Alors que l'indépendance du pays est annoncée et tandis que l'administration cherche à africaniser les cadres à tout prix, cette volonté d'écarter un « évolué » actif – titulaire de nombreuses distinctions et assumant des responsabilités médicales dans un contexte kasaien alors secoué par de terribles violences – semble en tout cas peu compréhensible et l'on a envie d'en savoir plus : du travail pour un historien.

La notice biographique que consacre Raphaël Kalengayi Mbowa, un de ses fils, à « Berry l'Ancien » le présente comme un « chrétien et nationaliste engagé, défenseur de l'authenticité » (p. 237), mais on y précise tout de suite en note que cette « authenticité » n'a rien à voir avec celle « des années 1970 » : il s'agirait plutôt d'une « fidélité, sélective, aux traditions et aux cultures locales ». Soit, mais est-ce si différent, dans son principe tout au moins, du célèbre « recours à l'authenticité » du mobutisme, et même, à tout prendre, est-ce si différent d'une certaine politique coloniale « coutumière » ? Ni la colonisation ni le mobutisme ne sont certes très présentables aujourd'hui, mais on aurait aimé que cette filiation sur le

<sup>9</sup> Tout cela rappelle notamment l'« affaire Badibanga » – cf. BONTINCK (Français), « Badibanga, blanc ou noir ? », *Zaire-Afrique*, (Kinshasa), n°206, juin 1986, p. 369-375 ; ID., « Badibanga, singulier ou pluriel ? », *Zaire-Afrique*, n°259, nov. 1991, p. 485-500.

temps long ne soit pas ainsi écartée d'un revers de la main, d'autant qu'elle trouve à s'illustrer plus concrètement, comme nous allons le voir.

Quoi qu'il en soit, le travail, semble-t-il particulièrement remarquable et important, que « Berry l'Ancien » a accompli en faveur de la langue *luba* vise à en faire, comme le voulaient sans doute autant ses employeurs scheutistes que la population locale scolarisée, une langue d'écriture et de lecture normalisée, une langue d'évangélisation autant qu'une langue d'enseignement (tout l'enseignement primaire était donné en langue africaine, de même que la catéchèse), ce qui suppose aussi une harmonisation de ses variantes dialectales. Dans tout cela, on retrouve le programme du Mouvement flamand qui, en Belgique, promeut un néerlandais *algemeen* (universel, commun)<sup>10</sup>. La « proximité » de Bernard Kabese avec Mgr De Clercq (né à Furnes), déjà bien mise en évidence par ce livre, s'illustrerait du reste aussi par leur commune conviction en faveur du développement d'écoles pour les filles<sup>11</sup>, notamment à Luluabourg-Kananga. Or, comme le fait remarquer Élisabeth Boyi, l'instruction des filles est évidemment une illustration particulièrement claire, et en même temps un enjeu décisif, de ce qu'on peut entendre par « modernité ». La question du discernement, portant sur ce qu'il fallait garder ou non dans la coutume locale, amène ainsi « Berry l'Ancien » à trancher dans beaucoup de cas en faveur du changement : il faut scolariser les filles et, plus tard, il pousse le bouchon encore plus loin en refusant de payer la dot lorsqu'il s'agit de leur mariage ; en revanche, il veut maintenir l'usage des noms conformément à la tradition *luba* (sans transmission du patronyme). Le verbe « adopter » condense ici (p. 157) la réflexion à propos de la bi- ou de la pluriculturalité : il suppose une décision volontaire, un choix délibéré en faveur de ce que l'on adopte, un « engagement » en faveur de plusieurs « modernités »<sup>12</sup>.

---

<sup>10</sup> Cette dynamique est alors partagée par d'autres milieux missionnaires comme ceux qui œuvrent un peu plus au Nord, dans la zone *mongo*. Pour s'en faire une idée assez complète, voir : VINCK (Honoré), « Gustaaf Hulstaert (1900-1990) : bibliographie » ; en ligne : <http://www.aequatoria.be/04frans/032biobiblio/0321HULSTAERT.htm#DIMENSION%20ET%20INSPIRATION> – c. 01-06-2023. Ce n'était pas forcément le cas dans toutes les congrégations missionnaires au Congo.

<sup>11</sup> C'est une ancienne revendication des missionnaires, notamment (dans le langage et avec les arguments de son temps) du jésuite Arthur Vermeersch dans *La Femme congolaise, ménagère de blanc, femme de polygame, chrétienne* (Bruxelles : A. Dewit, 1914, 148 p.).

<sup>12</sup> On peut s'interroger à propos de la pertinence de ce pluriel, sans doute une concession au politiquement correct pour manifester qu'on n'identifie pas l'idée de modernité à la seule culture occidentale ; mais en conclusion, c'est le singulier qui l'emporte (p. 272).

## Sincérité et/ou vérité ?

Comme nous l'avons déjà signalé, ce livre n'ambitionne pas d'être une étude historique, bien qu'il s'efforce tout de même de contextualiser rigoureusement, autant que nécessaire, son propos. Certains détails restent néanmoins curieux ou à éclaircir davantage, nous l'avons dit, comme cette affaire de mise à la retraite anticipée en 1960. C'est souvent le cas lorsque l'énonciation du passé vise avant tout à illustrer un narratif réconfortant (le *usable past*, central dans les travaux de Bojumil Jewsiewicki), familial, national ou idéologique. Il en va ainsi, p. 105, lorsque Norbert Beya Katanga raconte que son père aurait fait preuve de beaucoup d'audace en exprimant, après la Seconde Guerre mondiale, son souhait de voir le Congo doté d'une université ; « Berry l'Ancien » aurait même, selon lui, couru un risque important pour cette « provocation », d'autant, ajoute-t-il, qu'on recherchait alors les instigateurs de la « révolte de Luluabourg », requalifiée en *bitumba*, c'est-à-dire en « guerre », et vue (mémoriellement) comme « un mouvement insurrectionnel pour l'émancipation des Noirs du Congo belge ». Élisabeth Boyi, avec une prudence qui l'honore, ajoute une note pour exprimer qu'elle-même n'a pas le souvenir que son père se serait exprimé à propos de cette mutinerie de soldats de la Force publique, événement qui fit effectivement beaucoup de vagues dans la société coloniale, mais dont les motivations prénationalistes semblent bien une reconstruction *a posteriori*, sans rapport avec les motifs réels des désordres ; ceux-ci pourraient n'avoir été causés, en effet, que par la crainte qu'inspirait à un contingent de jeunes recrues la perspective d'une vaccination<sup>13</sup>. De même, il n'y avait en réalité aucun risque à souhaiter la mise en place d'une université après 1945 : c'est une revendication presque officielle des milieux catholiques, exprimée dès 1927 pour rassembler les établissements congolais issus de l'Université de Louvain, comme la CADULAC et la FOMULAC, avec les établissements des jésuites ; cette demande est beaucoup rediscutée après la guerre, mais non pas dans son principe cependant, plutôt pour son financement et ses statuts ; elle aboutit en tout cas à la création d'un « centre universitaire Lovanium » dès 1947, centre qui obtint l'aval du gouvernement colonial en 1950 et devint une université en 1954. On voit bien que la mémoire – dans ce cas en dépit des réalités historiques mais peu lui importe – se donne un narratif par des amalgames et des suppositions dont le bénéfice, non négligeable sentimentalement certes, est de dégager une cohérence sur la

---

<sup>13</sup> Cf. VELLUT (Jean-Luc), « Le Katanga industriel en 1944 : malaises et anxiété dans la société coloniale », in : *Le Congo durant la seconde guerre mondiale : recueil d'études*. Bruxelles : Académie Royale des Sciences d'Outre-mer (ARSOM), coll. Recueils d'études historiques, 1983, 623 p. ; p. 495-523.

base d'une axiologie nationaliste et dans les termes d'une narrativité épique qui apprécie particulièrement l'axe de la lutte <sup>14</sup>.

Tout cela s'éclaire, en réalité, dès lors qu'on fait le départ entre *vérité* et *sincérité*, et Élisabeth Boyi y consacre une intéressante réflexion (p. 140-141). Elle commence par citer Édouard Glissant, selon qui l'Histoire comme discipline ne serait pas à rejeter en soi, mais, appliquée à un peuple qui souffre, risque de provoquer une « carence épistémologique grave » en ne permettant pas de « rétablir la dynamique historique par-delà les ruptures subies ». Le philosophe antillais présente donc comme « nécessaire une exploration créatrice, pour [laquelle] les rigueurs indispensables à la mise en schéma historique peuvent constituer, si elles ne sont pas dominées, un handicap paralysant » <sup>15</sup>. Cela revient évidemment (c'est moi qui glose) à faire passer la *vérité* après la *sincérité*, ce qu'en toute logique un chercheur universitaire se contredirait de faire, et ce qui doit inspirer à tout démocrate, par ces temps de *fake news* et autres variations poutiniennes sur le mensonge délibéré, les plus vives réserves. Élisabeth Boyi cite ensuite notamment (de seconde main) cette définition proposée par Bernard Williams : « *Sincerity consists in a disposition to make sure that one's assertion expresses what one actually believes* » (*Truth and Truthfulness : an Essay in Genealogy*. Princeton UP, 2004). Et elle rappelle justement, avec Ewa Domanska et des auteurs plus connus comme Maurice Halbwachs, la dimension éthique impliquée par la production mémorielle, qu'il convient d'entendre et de respecter, mais aussi, ajouterai-je, de prendre au sérieux dans la mesure où les narratifs mémoriels disent en tout cas quelque chose, non pas du passé comme ils croient et disent le faire, mais bien au sujet d'un présent qui est vécu en fonction d'un futur escompté.

Mais si une éthique est ainsi en jeu dans la production mémorielle, il y en a cependant une aussi, d'éthique, dans la recherche *critique* des faits du passé, et reconnaissons que ces deux éthiques peuvent n'être pas compatibles. Lorsque *sincérité* et *vérité* ne disent pas la même chose, comme dans telle discussion ci-dessus, il faut trouver le moyen de les laisser s'énoncer toutes les deux, mais dans leur genre propre, et pour ce qu'elles ont à dire de distinct : l'Histoire parle du passé, et de ce que d'autres, si différents de nous, furent ; la mémoire parle du présent et de l'avenir, et donc de ce que nous espérons, car le récit mémoriel est suscité par un « cadre social » : les « souvenirs me sont rappelés du dehors » (M. Halbwachs cité p. 141).

Dans ce bref débat, Élisabeth Boyi se garde bien de marquer ses distances par rapport à ce propos de Glissant, auteur qu'elle dit par ailleurs affectionner et qui est, nous le savons bien, généralement vénéré. Elle lui

---

<sup>14</sup> On pourrait faire semblable analyse pour certains passages de la « Biographie de Kabese Bernard Tshilombweji Nkoladimwe » par un autre de ses fils, Raphaël Kalengayi Mbowa, notamment aux pages 238-239.

<sup>15</sup> GLISSANT (Édouard), *Le Discours antillais*. Paris : Seuil, 1981, p. 130 ; cité ici p. 140.

reprend l'idée que « c'est de la somme des histoires que surgit l'Histoire » (p. 271), ce qui est consensuel en même temps que poétique, mais fort peu historien et, à mon sens, très discutable : ce n'est pas en additionnant, dans quelque temps, les deux communications russe et ukrainienne que l'Histoire « surgira ». Comme les deux autres autorités convoquées, comme Philippe Lejeune aussi, auquel Élisabeth Boyi emprunte judicieusement l'idée d'un « pacte de sincérité », Glissant apporte une caution globale à la voix narrative mémorielle et, de tous ces auteurs, on tire cette conclusion qu'il faut respecter les témoignages, jusque dans leurs divergences éventuellement, dues assurément en grande partie au fait qu'ils ont été recueillis en des lieux et à des moments divers (p. 269). Les divergences me semblent probablement dues aussi au fait que les témoins ne sont pas tous sur la même longueur d'ondes, c'est-à-dire qu'ils se donnent peut-être des avènements basés sur des valeurs diverses, ce qui revient à voir leur ancêtre avec de légères différences. La mémorialiste se devait de minimiser celles-ci, d'autant qu'elle évoque avec une certaine mélancolie, au même endroit, le fait de vivre désormais loin d'une famille dispersée dans l'espace.

## Philologie et espérance

Cela étant dit, quelque affection qu'elle porte à l'œuvre de Glissant, on ne se refait pas, et Élisabeth Boyi ne peut pas non plus ne pas être ce qu'elle est : une universitaire de haut vol, formée aux rigueurs de la philologie<sup>16</sup> et à la critique historique, qui enquête dans les archives, déclare ses sources et n'oublie pas d'ajouter une intéressante bibliographie en fin d'ouvrage. La seconde voix historienne est donc très active ici à certains moments, singulièrement lorsqu'elle démontre, par l'étude critique des manuscrits et la production de fac-similés, que son père est bien l'auteur, ou à tout le moins le co-auteur, de la traduction de *l'Imitation*. La philologue a par ailleurs accompli un travail considérable en bibliothèque pour rassembler, dans une section *ad hoc*, toutes les traces imprimées de ce qui a été réalisé par Berry l'Ancien comme informateur, conseiller, traducteur, et bien sûr comme auteur « mukandiste », immense travail toujours effectué, semble-t-il, avec autant d'autorité que de modestie, dans la perspective d'un service, d'une espérance aussi sûrement. Il s'agissait, conclut Élisabeth Boyi, de « réappropriation et [de] restitution à notre Père de

<sup>16</sup> Au sens de la philologie romane – cf. RICARD (Alain), « Clémentine Faïk-Nzujî, une configuration zaïroise : poète, linguiste, anthropologue », in : HALEN (Pierre), RIESZ (János), éd., *Littératures du Congo-Zaïre. Actes du colloque international de Bayreuth (22-24 juillet 1993)*. Amsterdam ; Atlanta : Rodopi, 1995, XIV-424 p. (= *Matatu*, n°13-14, 1995) ; p. 225-240 –, mais aussi du comparatisme qu'elle a enseigné. Rappelons son sujet de thèse : *Testi e Immagini : la missione del Congo nelle relazioni dei Capuccini italiani (1654-1700)*. Thèse, Université de Lubumbashi, 2 vol., 1977.

l'immense travail intellectuel qu'il avait accompli pour la langue et la culture luba, mais aussi pour l'Église catholique » (p. 271), donc d'inscrire son nom dans des mémoires où, pour le moment, il ne figure pas.

Mais de quelle espérance, finalement, Berry l'Ancien est-il l'ancêtre, outre l'idée de *norme*, justement mise en avant par B. Jewsiewicki ? On peut essayer de répondre à cette question en se demandant si Bernard Kabese fut vraiment, selon la formule d'un de ses témoins familiaux, un homme de la dualité (p. 271-272). Cette expression est ensuite développée par Élisabeth Boyi dans un beau passage où elle accumule les binômes potentiellement antithétiques : il fut ceci mais aussi cela. À la fin de la liste, nous sommes tentés d'applaudir, mais peut-être sommes-nous comme elle victimes ici à la fois des séductions de la rhétorique, et d'une vision dualiste et encore coloniale de « l'Afrique aux deux visages », comme on disait si souvent dans les années 1950 et comme on dit encore parfois aujourd'hui. En réalité, un ancêtre ne saurait être un schizophrène, et Bernard Kabese me paraît bien plutôt la figure exemplaire de l'humaniste qui additionne, cumule et multiplie les mondes culturels, d'ailleurs non sans y tracer sa voie et dégager, si c'est utile, de claires priorités. Parfois, cependant, il n'est pas utile de trancher ni d'opposer : l'amour des langues en est l'illustration la plus simple (dans son cas : aucune préférence entre le tshiluba, le latin, le français, trois idiomes et, en réalité, trois langues « paternelles »). En somme : une figure d'unification, équilibrée et sereine nonobstant la discipline que Bernard Kabese s'impose et impose aux siens. Ou peut-être est-ce grâce à cette discipline ?

Pierre HALEN